



P6-00163
135950
philo

Filière : BL

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Dans Quand la forêt brûle, la philosophe Joëlle Zask analyse le nouveau phénomène du "méga-feu" en le qualifiant d'"indicateur" : indicateur que "nos croyances volent en éclats" avec la prise de conscience de la non-maîtrise de ces feux. Indicateur aussi que la valeur utilitaire accordée à la nature même selon elle "à une impasse", et à une crise des valeurs de nos sociétés.

Parler de "la valeur de la nature", c'est se poser la question de l'importance, d'une certaine position occupée par la nature sur une échelle de classements en fonction d'un critère. On voit bien qu'on peut "donner" à la nature une valeur. Ainsi, c'est une manière de penser le sujet qui entre en tension avec l'idée d'une valeur "naturelle" de la nature, la nature étant ce qui se déploie ~~spontanément~~ spontanément sans l'intervention de l'Homme. En ce sens, donner une valeur à la nature, c'est lire sa valeur à l'aune d'une convention qui lui est extérieure. Si la valeur ainsi instituée semble ~~être~~ faiblement identifiable - elle

ne demande qu'une simple lecture ex post ; cette convention pose une double question : pourquoi donner une telle valeur artificielle à la nature ? Et comment justifier le choix de l'étalon à l'aune duquel la lire ? Par ailleurs, certaines valeurs conventionnelles semblent aussi difficilement identifiable explicitement. Si la valeur économique d'un arbre s'incarne dans son prix de vente, comment expliciter la valeur religieuse ou symbolique de l'arbre du Mont Kii au Japon, lieu de pèlerinage ? Cette question renvoie à celle d'une "étiquette" naturelle qui se déploie d'elle-même : la nature ne communique pas elle-même sa valeur. Comment donc penser une valeur sans conventions humaines ? Est-ce à dire que la nature ne peut pas avoir de valeur en soi ? Il faudrait là chercher un critère naturel à partir duquel évaluer la nature. Ce pari semble difficile. Il est toutefois essentiel de le prendre, car cette question engage des enjeux qui signalent l'urgence de leurs propres réponses : sur le rapport à l'homme et son espace d'action, sur les marges de liberté à l'égard de la nature ; sur sa responsabilité très actuelle comme on a vu avec les méga-feux dans un contexte de bouleversement de l'ordre de la nature du fait de ses actions. Et surtout, cette interrogation fait signe indirectement vers la destination

morale de l'Homme et sa capacité à être Homme dans son monde.

Pour répondre à ces questions, il semble d'abord que parler de la valeur de la nature interroge sur le rapport de l'Homme à celle-ci, qui lui fait donner une valeur à la nature dont la légitimité du critère est problématique (I). Il paraît toutefois nécessaire de tenter de faire jouer un principe "naturel" afin de définir la valeur de la nature pour elle-même. (II) La précarité de cette entreprise semble alors indiquer sa dépendance à la nature humaine : dans la valeur de la nature se lirait peut-être plus largement celle de la destination morale de l'Homme (III).

* * *

"La valeur de la nature" interroge d'abord sur le besoin de donner une valeur à la nature, engageant alors une réflexion d'ordre utilitaire et méthodologique.

Il semble qu'il ne soit pas absurde de parler d'une valeur de la nature au sens où elle s'éclaire spontanément comme quelque chose qui compte. Dire que la nature n'a pas de valeur, ce serait penser qu'elle est inutile, sans intérêt pour l'Homme. Dans les passions de l'âme, à l'article 26, Descartes montre bien que la nature est un sens de la convenance instinctif qui vise à la préservation. Ainsi, les passions, en tant que langage propre du corps qui n'est qu'étendue et mouvements, sont d'emblée prises dans un critère d'utilité. Elles renseignent sur ce qui est utile pour la conservation du corps. C'est ainsi que le langage du

corps est le premier à s'exprimer avant toute réflexion. Par exemple dans la peur, le corps recule naturellement avant même que le sujet décide ou non de reculer ou d'avancer. Il semble donc absurde de vouloir retirer à la nature tout intérêt, de ne l'aborder qu'en tant que défaillante : elle est à l'univers immensement efficiente. Sa valeur provient de cette efficacité, de cet utile qui soulage la pensée : elle permet le fonctionnement de l'ensemble de la mécanique humaine sur laquelle l'esprit n'intervient pas, en tant que res cogitans.

On ne pense pas chaque seconde à respirer, à devoir faire battre son cœur... Ici, la valeur de la nature semble avant toute chose être une valeur dont le critère est l'utile pour l'homme : il n'y a rien de plus utile même, puisqu'elle est toute entière tournée vers la survie du corps. La mécanique naturelle de cette res extensa n'est donc pas d'abord défaillante : on ne va pas contre la nature, on cherche même à la préserver ou à l'écouter ; car son utilité est immense.

Cette première valeur au sens de l'utile ouvre alors plus généralement la voie vers une valeur instrumentale accordée à la nature. Elle semble en effet devenir pour l'homme un instrument dont il tire profit. D'abord du point de vue de sa nature même, on peut parler d'instrument du fait de sa malléabilité. Dans l'article 50, Descartes montre la capacité de l'Homme à instituer une nouvelle nature ~~son~~ selon ses besoins et la fin qu'il vise, par le dressage. Il

Filière : B/L

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

s'agit de ré-orienter la destination naturelle qui s'exprime dans les mouvements instinctifs du corps, en vue d'un autre but que la seule préservation de l'~~individu~~^{celui-ci}. C'est là l'entrée dans la culture. Dans cet article, il prend l'exemple d'un chien qui ramène à son maître une perdrix dans sa gueule, sans jamais la croquer. Il s'agit bien d'un mouvement qui n'est pas naturel : instinctivement, le chien l'aurait mangée. Cette entrée dans la culture montre bien la capacité de modifier la nature, et d'instituer une seconde dont la mécanique est aussi réglée par la spontanéité, afin de s'en servir comme instrument utile - ici, chasser une perdrix. On retrouve ~~donc~~^{donc} l'idée développée dans le Discours de la méthode de se faire "maître et possesseur de la nature" : il ne s'agit pas de la refuser, ou soumettre l'ordre naturel aux décrets de la volonté de manière schématique. Par la connaissance complète de la nature, on peut plutôt s'en servir comme instrument. C'est peut-être ici que se joue la défaillance naturelle : l'homme, pour

reprendre le mythe de Prométhée, serait né d'une nature incomplète dans laquelle l'artifice lui permet de réaliser ses volontés. Que ce soit avec Prométhée ou le dressage du chien, il y a bien là une valeur instrumentale accordée à la nature : en "jouant" d'elle, en la maîtrisant davantage, elle devient un objet au service de l'Homme. C'est de ce même constat qu'est tirée la valeur accordée industriellement à la forêt par exemple : les arbres naturels sont devenus des moyens de construire des artifices, d'où, dans cette vision, l'importance de les préserver comme ressources, c'est-à-dire comme instruments. Le mode de préservation montre bien la valeur accordée à la nature par l'Homme : une valeur utilitaire et instrumentale.

Dans cette perspective, la valeur relève donc d'une convention au sujet de la nature, qui n'a rien de "naturelle". Elle ne relève pas des exigences d'un droit naturel. Cette relativité de la valeur qu'on institue pose alors de nombreux problèmes.

D'abord, il semblerait que le débat sur le critère adopté laisse place à des valeurs très différentes accordées par chacun à la nature. On peut penser que la valeur accordée se lit dans l'utilité qu'apporte la ressource naturelle à l'individu : c'est bien là le mécanisme d'offre et

de demande qui donne une valeur absolument conventionnelle. Dans le cas de la taxe pigouvienne (1920) par exemple, il s'agit bien d'intérioriser un dommage social produit par celui qui pollue : dans l'exemple typique de la rivière polluée, le prix de la taxe correspond à la valeur de la rivière naturelle pour un individu qui s'en sert comme instrument, par exemple pour pêcher. Cette conception du sujet offre une perspective lisible de la valeur donnée à la nature, relativement à chaque individu. De ce point de vue là, on peut donner une valeur à toutes choses naturelles, et l'on donne une telle valeur car la nature répond à un besoin de l'utiliser.

Certains mécanismes économiques ont même tenté de donner une valeur à des ressources naturelles largement plus implicites. C'est par exemple le cas du mécanisme "REDD+" mis en place par l'ONU en 2000 afin de s'accorder sur la "valeur des services rendus par les écosystèmes forestiers" : il s'agit d'indemniser à hauteur d'un certain montant les pays avec de grandes surfaces de forêts tropicales pour l'utilité qu'ils ont pour les autres pays grâce à leurs ressources naturelles. Il y a donc bien là l'intention de pouvoir accorder une valeur à toute partie de la nature grâce à une certaine convention reconnue collectivement, qui ne jouit que d'un droit relatif, dont l'étalon de mesure est l'utile pour l'homme.

Ainsi, on voit bien ~~qu'il~~ que la nature a une valeur, donnée par l'Homme, car elle répond

en effet à des besoins : elle "compte" pour lui, il cherche à la valoir. Toutefois cette valeur utilitaire et instrumentale semble davantage être celle de l'artifice tiré de la nature que de la nature en elle-même, ou tiré des besoins qu'elle soulage naturellement pour l'homme. Elle laisse donc de côté l'idée d'une valeur en soi de la nature, d'un droit naturel sur lequel établir une échelle de valeurs. Il s'agit donc de dépasser cette lecture pour questionner la possibilité d'une telle valeur.

* * *

Il paraît nécessaire de tenter de faire jouer un principe naturel sur lequel fonder un ordre de valeurs de la nature, ou même fonder la valeur de la nature. L'objectif d'un tel critère est double : parvenir à expliciter une valeur universelle de la nature, récusant la logique de la convention humaine ; et dans le même temps à préserver cette valeur ainsi trouvée.

L'échelon de l'utile semble en effet être devenu caduque et peut invisibiliser la véritable valeur de la nature. S'il se révèle philosophiquement insatisfaisant en ne faisant jouer qu'un critère relatif, il met aussi en danger une potentielle valeur en soi de la nature. C'est ce que essaie de penser Hans Jonas dans le Principe de responsabilité. Dans sa préface, il montre une humanité qui, de par les progrès

Filière : *BL*

Session : *2024*

Épreuve de :

Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer.
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

techniques qu'elle a réalisées, est devenue comme un "Prométhée déchaîné". En effet, il montre bien dans son ouvrage la manière dont, d'une citadelle soustraite au reste de la nature avec qui tout commence était neutre moralement, l'humanité voit désormais face à elle quelque chose comme une "prévention morale" à l'égard de la nature. Il analyse la manière dont le critère de l'utile pour la valeur est conjoint avec un mouvement de destruction : la nature devient artificielle. Le contexte nouveau de la technique au XI^{ème} siècle fait changer de dimension cette transformation : la "sphère de l'agir humain" s'étend, et avec elle, cette destruction de la nature. C'est donc bien que la nature en elle-même est présentée comme dénuée de valeurs : elle est un support, elle n'aurait rien pour elle-même. Jonas s'intéresse donc à une nouvelle responsabilité à l'égard de ce qui devient fragile : il se donne bien pour but de démontrer la valeur en soi de celle-ci, qui ferait alors prendre conscience de la

nécessité, de l'urgence même, de fonder nos actions sur un autre ordre de valeur.

Il apparaît alors que cette universelle valeur semble bien s'éclairer, même confuse, mais sans parvenir à préserver "ce qui compte". Jonas met en effet l'accent sur deux sentiments qui pourraient être universellement ressenties et donc montrer qu'il y a bien quelque chose comme une valeur en péril derrière cette ~~de~~ destruction de la nature. Il analyse d'abord la possibilité d'un memento moi face à la disparition de la nature : sa valeur qui s'éclaire donc, qui manifeste sa présence même si son contenu est ~~inexplis~~ indiscernable, à mesure qu'elle se meurt. C'est un retour à la valeur de l'instant qui est là invoquée comme l'expression d'un manque grandissant dont l'horizon pointe. Cette valeur de l'instant est retrouvée au niveau de la nature : un universel manque apparaît une fois qu'elle disparaît, éclairant l'idée d'une valeur en soi bien que difficilement communicable et de l'ordre de la sensation. Au-delà de ce memento moi, Jonas développe aussi son concept d'"heuristique de la peur", l'idée selon laquelle l'imagination des pires effets possibles de nouvelles technologies sur la nature permettrait de mesurer par une "rainte" l'ampleur l'intensité d'une

du péril possible. En ce sens, on voit bien qu'imaginer la Terre comme un champ de ruines où des intelligences artificielles formateraient les pensées humaines - exemple d'un monde totalement dé-naturalisé - peut en effet éclairer la valeur de la nature qui se voit dans cette peur. Néanmoins cette " crainte désintéressée " semble souffrir du même manque que le memento mori : on peut penser que sa réalisation passe seulement par une destruction concrète et que l'imagination ne peut être autre chose qu'une forme de fiction - catastrophe qui s'ancre difficilement dans le possible avant son existence. Il semble donc que la valeur de la nature soit ici une valeur ex post qui ne remplit pas le second objectif de protection de " ce qui compte ", ce qui est réalisé.

Dès lors, il paraît nécessaire de protéger cette valeur ex post en amont pour satisfaire notre double exigence. A la différence du débat au sujet d'une certaine convention entre hommes, la nature ne peut pas expliciter ce qui lui est utile afin de défendre sa valeur : elle ne possède aucun " groupe de pression " dit Jonas. ~~Dès lors~~ Il débouche alors sur la solution selon laquelle c'est à l'Etat de se faire le gardien de la valeur de la nature et de la protéger. D'où le mandat impératif qu'il propose, qui est un " axiome sans justification " car impossible à défendre absolument logiquement : " agis de telle manière à permettre la permanence de la vie humaine sur Terre " ; ou agis en intégrant dans le choix de ton

action une prétention morale face à la nature. Il semble impossible de garantir la valeur de la nature tout en la protégeant: Jones fait donc le choix de ce second objectif sans finalement parvenir à trouver de critères d'autorité universel et efficient. Que ce soit par cette solution d'un Etat paternaliste ou par l'évocation du "sacré" dans le chapitre 1 qui pourrait combler le "vide éthique", "problème insoluble", en se faisant lui-même une valeur incarnée, on voit bien que cet échec fait rejouer une convention extérieure.

Ainsi, trouver une valeur ^{intrinsèque} naturelle à la nature, une valeur qui se déploie d'elle-même et non en tant que convention ou instrument, débouche sur un échec circulaire: au lieu de chercher une convention pour trouver la valeur (valeur pour...); on a cherché une valeur en soi mais fini par rencontrer une nécessaire convention pour le faire. Faut-il donc se résoudre à cet abandon? Ne pourrait-on pas passer de la convention humaine à une nature humaine pour s'accorder sur la valeur de la nature, par un critère qui serait d'ordre anthropologique et donc universellement humain?

*
*
La précarité de cette entreprise pourrait en effet peut-être trouver sens au sein de la nature humaine: dans la valeur de la nature se lirait alors plus largement la valeur de l'humain. Il s'agit

Emplacement
QR Code

Filière : B1L

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

d'interroger la possibilité d'une telle correspondance qui rend alors possible de saisir l'ampleur de la valeur de la nature.

Il semble d'abord possible de voir, par un critère anthropologique, la phénoménalisation de la valeur de la nature. Dans la Critique de la faculté de Juger, Kant par l'analytique du Beau montre bien que, dans le jugement de goût à l'œuvre dans la contemplation de la nature, se fait sentir une certaine valeur de elle-même. La contemplation de la beauté naturelle est ainsi pour Kant un plaisir pris à une forme : il s'agit donc d'un sentiment subjectif éprouvé face à une forme abstraite, ce qui fait du sentiment de Beau un sentiment dont l'homme, seul être composé de sens et de raison spéculative, peut éprouver. Ce sentiment face à la nature semble toutefois paradoxale car il est caractérisé chez Kant par un "désintéressement" : si la matière, si le paysage contemplé disparaissait subitement, aucune existence ne serait éprouvée et aucun attachement à

sa matérialité non plus. Ne retombe-t-on donc pas dans un échet comme précédemment ? Ce qui permet de parler de valeur de la nature chez Kant, malgré ce désintérêt pris au Beau et le fait que l'Homme se sente détaché de sa causalité par la loi morale en lui, c'est bien justement cette proximité avec l'action morale que la contemplation désintéressée de la nature évoque.

Le sentiment de respect chez Kant émane aussi d'un plaisir pris à une forme, celle de la maxime de la raison pratique qui s'impose à moi. Pour reprendre l'exemple de l'Analytique du Beau, le petit garçon qui contemple seul les infinis sursauts de la rivière expérimente, par le libre-jeu de l'entendement et de l'imagination affranchie de tout concept, le propre mouvement de sa liberté, comme dans l'action morale.

Il s'agit donc de faire le pari d'une nature qui renferme une valeur inestimable : celle d'être le support possible d'une phénoménalisation de la liberté humaine, que Kant a pourtant rejetée dans la troisième antinomie de la raison pure. Dans la Critique de la Raison pure, Kant juge que la nature n'a d'ordre et de sens que pour l'homme : sans lui, elle n'est qu'un chaos sans valeur. L'idée est donc de trouver le critère de valeur non dans une convention

arbitraire, mais au sein de la nature humaine même. On peut à cet égard s'appuyer sur deux oeuvres: d'une part, dans Idee d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique, Kant fait bien l'hypothèse, certes risquée mais pas impossible, d'un ~~un~~ mécanisme de la nature qui permettrait la réalisation de la destination morale de l'humanité: celle d'une insouffrable sociabilité (§4) qui pousserait à s'unir ex post du fait des conséquences des compétitions entre instincts égoïstes. D'autre part dans l'Analytique du Beau, le Beau est une du point de vue de sa modalité comme une "finalité sans fin": pour reprendre son exemple, il faut que le chant de l'oiseau paraissent avoir été volontairement placé devant le sujet pour sentir la liberté dans le jugement de goût, sans que ce ne soit le cas. Que ce soit la "ruse" de la nature ou dans la "beauté libre" de la nature, il y a donc bien le pari risqué d'une valeur qui s'incarne dans la nature et qui modifie la conduite de l'existence: celle du reflet de la bonté morale.

La valeur de la nature semble donc être d'être un miroir moral pour l'Homme. On sauve ainsi l'idée d'une valeur qui existe dans la nature, le pari d'un ordre qui fait sens; et on trouve un critère anthropologique universel. Du fait du désintéressé pris à la contemplation de la nature, Kant explique que ce sentiment face à la nature prétend à l'universalité même s'il n'est pas médié par un concept. Il devient alors possible, dans la contemplation de la nature,

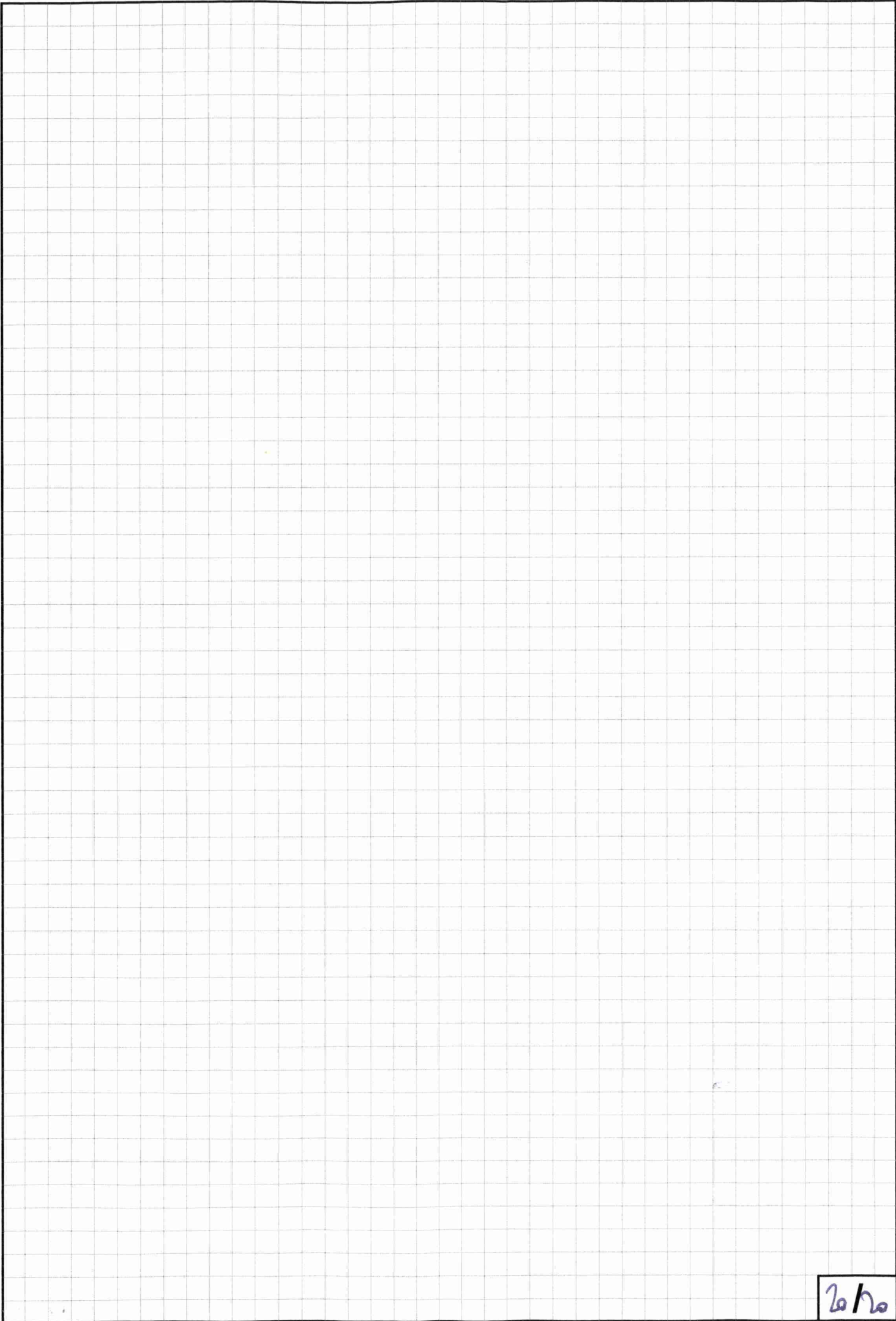
de voir, de sentir plutôt, l'incarnation de la valeur de cet ailleurs, de cette aspiration morale que je porte en moi. C'est bien le sens du texte sur les deux infinis dans la Critique de la Raison pratique : l'infini intérieur, celui de la loi morale qui ne fait sens autre que pris dans la causalité de la nature, voit son reflet dans "le ciel étoilé au-dessus de moi" qui me fait ressentir cette valeur de l'absolu pourtant inintelligible. Il s'agit bien, dans l'Analytique du sublime, d'éprouver du respect face à la puissance de la nature qui nous dépasse et qui pourrait exister sans notre intervention. A cet égard, Kant fait là du critère de la sécurité et lui qui est nécessaire pour sentir ce respect, car le sublime devient sinon un spectacle de Terreur. Peut-être peut-on même voir dans le dérèglement de ce qui se déploie naturellement sous nos yeux dans le contexte de la crise climatique, la traduction morale d'une mise en péril de la destination humaine : la contemplation du spectacle de la nature peut laisser place à une peur qui marque bien l'inachèvement de la moralisation, ici déglacé, même. C'est pour cette raison que Schiller dans ses lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, à la lettre 23, propose de se détacher du désintéressement pris dans la contemplation du Beau naturel pour faire de cette confrontation avec la nature, l'occasion d'une expérience décisive : ~~étiqueter moralement~~ la valeur infinie de la nature serait d'être le support à la moralisation de l'Homme.

Copie anonyme - n°anonymat : 135950

Emplacement QR Code	Filière : <u>B/L</u>	Session : <u>2024</u>
	Épreuve de : <u>Philosophie</u>	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		
<p style="text-align: center;">* * *</p> <p>et ainsi, s'il semble que parler de la valeur de la nature fait d'abord signe vers une définition conventionnelle qui et justifie un besoin de valoriser la nature d'un point de vue ^{de l'}utilité; vouloir trouver une valeur en soi de la nature, à préserver, échoue sur la même nécessité d'un retour à une autorité relative et extérieure qui en déciderait la valeur. C'est donc au sein même de la nature humaine qu'on peut légitimement prétendre à trouver une ^{la} valeur universel, pour tout homme, de la nature: celle d'être une forme de reflet de la propre valeur moral de l'Humaine.</p> <p>C'est en ce sens que Ferdinand Buisson l'écrivait en parlait alors en 1878 dans ses discours aux instituteurs dans <u>La foi laïque</u>: il faisait du maître qui emmenait ses élèves voir, derrière la maison du village, le vieil étroit, "plus que le maître de calcul ou d'orthographe": celui qui éveille en même temps</p>		
		17 / 20

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

chez l'enfant, la valeur humaine et celle de la nature.



20/20